

DES REBEUS, DES CHINOIS, DU PETIT LAROUSSE ET DE L'ÉVAPORATION

Frédéric TEILLARD
Collège Sonia Delaunay, Paris

Madamina, il catalogo è questo (...)
Osservate, leggete con me.
Lorenzo da Ponte

A, B, C et D

- A. Caractère de ce qui se manifeste, se produit ou produit ses effets avec une force intense, extrême, brutale.
- B. Caractère de quelqu'un qui est emporté, agressif : brutalité.
- C. Extrême véhémence, outrance dans les propos, le comportement.
- D. *Faire violence à* : contraindre quelqu'un par la force, interpréter quelque chose d'une manière forcée, le dénaturer.

1, 2, 3 et 4

- 1. Au sens le plus étroit, et le plus voisin du sens matériel, développement (ou résultat du développement) de certaines facultés de l'esprit ou du corps, par un exercice approprié.
- 2. Plus généralement, et d'ordinaire :
 - 1. caractère d'une personne instruite, et qui a développé par cette instruction son goût, son sens critique et son jugement ;
 - 2. éducation qui a pour effet de produire ce caractère. On dit souvent, en ce sens, *culture générale*.

3. (Par transposition en français d'un sens acquis par le mot sous sa forme allemande)
Ensemble des aspects intellectuels d'une civilisation.
4. Ensemble des formes acquises de comportement, dans les sociétés humaines.

A1, D3, A2 etc.

Je m'appelle Teillard, Frédéric Teillard. C'est un nom auvergnat. Il vient de la teille, qui est l'écorce du tilleul. Le teillard, c'est l'ouvrier qui recueille la teille et qui la prépare pour en faire de la corde.

Un de mes oncles, que la question passionne, a remonté la généalogie des Teillard jusqu'au XIII^e siècle.

J'ai fait de brillantes études primaires. À partir de la 6^{ème}, les choses se sont gâtées. Je crois que je m'ennuyais à l'école. Je travaillais juste ce qu'il fallait pour garder la tête hors de l'eau. Aussi loin que je me souviens, enfant et adolescent, je n'ai jamais voulu être professeur. Pas d'estime pour ces gens-là. Pas d'estime pour ceux qui se mêlaient d'éducation. Il faut dire, à ma décharge, que j'ai eu un père difficile.

Ça va faire dix-huit ans que je suis professeur. De français. C'est normal, nous autres Français depuis le XIII^e siècle, on le sait, le français, alors c'est facile de l'enseigner. Et puis quoi, j'aimais les lettres, je le professais depuis longtemps, l'amour des lettres, alors, professeur de lettres, pourquoi pas ça ?

Les premières années, les dix premières années, disons, j'ai fait ça, le professeur, sans trop y croire. Toujours pas d'estime pour ces gens-là, dont moi. Je continuais de penser que ce que chacun porte de meilleur en lui, c'est ce qu'il a dérobé à ceux qui se mêlent d'éducation. Et que grandir, et qu'apprendre, c'est une affaire de résistance solitaire. Alors les pères, les maîtres, dont moi, à quoi bon ?

Je me souviens d'Abdulaye. C'était le quatrième mot que j'écrivais dans son carnet de correspondance et par lequel je demandais à son père de venir au collège. Je souhaitais le rencontrer, le père d'Abdulaye. Je pensais avoir lu dans les yeux d'Abdulaye, quand je lui parlais de son père, un brin d'inquiétude. C'était d'ailleurs la seule fois que j'avais lu de l'inquiétude dans les yeux d'Abdulaye. Pour sûr que je ne lui en inspirais pas, moi, de l'inquiétude. Alors je m'étais dit que c'était une bonne idée, ça, de faire venir le père d'Abdulaye pour l'inquiéter, le fils, par procuration, par entremise, par extraordinaire.

Je me souviens quand Abdulaye m'a rapporté son carnet. Le quatrième mot était signé. Les trois précédents aussi. C'était la signature du père d'Abdulaye. Le conseiller principal d'éducation qui détenait l'original de la signature et qui s'y connaissait en contrefaçon avait été formel. De plus, c'était une vraie signature, pas une croix, ou une petite étoile, comme il y en avait dans certains carnets de correspondance des certains de mes élèves.

J'ai demandé à Abdulaye si son père avait bien lu mon mot. Je me souviens d'Abdulaye, le regard fixé à quelques centimètres au-dessus du sommet de mon crâne,

qui opinait de la tête. J'ai demandé à Abdulaye ce que son père avait dit, en lisant ou en signant le mot.

– Rien, m'avait répondu Abdulaye.

Bon. Je me suis dit que je n'inquiétais pas le fils, et donc que je n'inquiétais pas le père. Je ne devais pas être inquietant. Tant pis. Ou plutôt tant mieux. Est-ce que ceux qui se mêlaient d'éducation, dont moi, devaient prétendre à inquiéter ?

Et Abdulaye, patient, continuait à fixer je ne savais quoi à quelques centimètres au-dessus du sommet de mon crâne, et, me disais-je, à scier sans bruit la branche sur laquelle se trouvait l'estrade sur laquelle j'étais debout, la craie à la main. Mais quoi, je n'avais qu'à pas me mêler d'éducation !

Je n'ai jamais rencontré le père d'Abdulaye. J'ai pensé, je m'en souviens, qu'il ne devait pas avoir beaucoup d'estime, lui non plus, pour l'oeuvre scolaire, ni pour moi. Je ne savais pas que je me trompais. Je ne savais pas que dans cette partie d'Afrique, d'où venait le père d'Abdulaye, c'est une tradition ancienne que de s'en remettre du soin de ses enfants à des tiers, qu'on leur fait toute confiance, et qu'on attend d'eux qu'ils les éduquent tout autant qu'ils les instruisent, les enfants qu'on leur confie.

Je ne savais pas non plus que dans cette partie d'Afrique, d'où venait le père d'Abdulaye, quand on a quelque chose à dire à quelqu'un, on ne le fait pas venir, on va le voir.

Je me souviens de Lin Ghaï, aussi. Lin Ghaï était chinois. Il était assis au fond de la classe, au dernier rang.

Je me souviens qu'il rougissait quand je tendais le bras et pointais le doigt vers lui pour le faire répondre à une question, ou lui demander de lire. Et que lorsqu'il me répondait, son regard, symétrique de celui d'Abdulaye, fixait je ne savais quoi sur mon ventre. Je jugeai Lin Ghaï timide. J'écrivis, et peut-être à plusieurs reprises, sur son bulletin trimestriel, que j'attendais qu'il participât davantage. J'écrivis aussi qu'il fallait qu'il pose des questions, lorsqu'il arrivait qu'il n'ait pas compris.

Je ne savais pas que dans son pays, le doigt pointé est reçu comme une agression, voire une insulte, et que pour lui donner la parole, il eût fallu que je tende la main vers lui, la paume ouverte. Ni que la timidité, pour les jeunes Chinois, est une vertu. Et moi à qui on avait appris à regarder les adultes dans les yeux, ni trop brièvement, ce qui était signe de fourberie, ni trop longuement, ce qui marquait de l'insolence, j'ignorais qu'en Chine, le respect dû aux aînés veut que devant eux on baisse les yeux.

Et je ne savais pas non plus que, pour un élève chinois, dire qu'il n'a pas compris, c'est remettre en cause la compétence de son professeur et lui faire perdre la face.

A4, D2 etc.

Je la perdais quand même, la face, petit à petit. J'ai mis presque dix ans à m'en apercevoir. Là, j'ai pensé que ça ne pouvait pas durer. J'ai décidé de ne plus me mêler d'éducation, ni de faire semblant. Je me suis inscrit à l'A.N.P.E. pour un stage lourd de recyclage professionnel. Au bout de deux semaines, j'y ai découvert le

métier qui me convenait : professeur. Je me suis mis au travail. Le travail, ça consistait principalement à me demander ce que je pourrais faire d'efficace, comme professeur, pour Abdulaye, Lin Ghai et les autres.

Je me souviens de la rentrée qui a suivi. Tout début septembre. Il faisait beau. C'était mon premier contact avec cette classe. C'était aussi mes débuts dans cet établissement. Je dis aux élèves que je ne les connaissais pas. Que nous allions apprendre à nous connaître. Je leur dis ça d'un air gourmand. C'était vrai, j'aimais bien cette idée que nous étions tout à fait inconnus les uns aux autres. Je leur souris. Ce fut alors que Rachid laissa tomber :

– Vous avez pas remarqué, m'sieur, qu'i z'ont mis tous les renois et les rebeus dans c'te classe ?

Il y a quelques mois, lors de l'heure hebdomadaire et délicieuse que j'anime, en cinquième, avec ma collègue de physique, et durant laquelle les élèves travaillent sur le thème de l'eau – conception et réalisation d'expériences, de panneaux, de maquettes, en vue d'une exposition – je m'installe à la table du groupe qui s'est baptisé *Les Majorettes*. Quatre filles, deux Camerounaises, deux Tunisiennes. Elles doivent réaliser les panneaux qui serviront de commentaire et d'explication à une maquette que construit un autre groupe, et qui met en scène le cycle de l'eau. Elles ont apporté un dessin, tiré d'une encyclopédie pour la jeunesse, qui montre le trajet de l'eau, des nuages à la terre aux rivières aux océans puis aux nuages à nouveau, sans fin.

Pour m'assurer qu'elles comprennent de quoi il retourne, je leur demande d'abord de discuter entre elles de ce document, et de se mettre d'accord sur les informations qu'il fournit. Plus concrètement, je souhaite qu'à mon retour, elles me fassent un rapide récit oral du cycle de l'eau en m'en indiquant, du doigt, sur le dessin, les différentes étapes. Je les laisse travailler.

Dix minutes plus tard, j'ai mon petit récit. Il pleut, ou il neige sur les montagnes, l'eau forme des ruisseaux, des rivières, des fleuves, elle va jusqu'à la mer. Et là, elle monte.

– Ah bon, elle monte ? Comment ça, elle monte ?

– Ben oui, quoi, il y a évaporation, affirme Ernestine, et de me montrer le mot, là, en lettres capitales, ÉVAPORATION, et les flèches qui, tirées de bas en haut, disent bien que ça monte.

– Ah, opiné-je, évaporation... Et qu'est-ce que c'est, ça, l'évaporation ?

Silence. Je sais par ma collègue que le chapitre concernant l'évaporation a été traité. Sans doute les savoirs qu'il contenait se sont-ils eux-mêmes un peu évaporés. Je tourne et retourne ma question dans tous les sens, mais elles restent sèches, les *Majorettes*. Comment faire ? Je leur propose d'abord de rechercher, pour la semaine suivante, toute la documentation qu'elles pourront trouver sur le sujet. Ensuite je prépare avec elles deux soucoupes : dans la première, un peu d'eau, dans la seconde, un peu d'eau dans laquelle nous avons dilué du sel. Nous enfermons les soucoupes dans une des armoires du laboratoire, et rendez-vous est pris pour le jeudi suivant.

Le jour venu, avant même de poser leurs sacs, elles vont vers l'armoire. Les soucoupes sont bien là.

– M'sieur, y a quelqu'un qui a vidé l'eau !

Pas de doute. Les soucoupes sont vides. Dans l'une cependant, une trace blanchâtre masque par endroits le fond rouge. Je fais promettre à ma collègue que personne, à part elle, n'est entré dans le laboratoire, et qu'elle n'a pas touché aux soucoupes.

– Alors, comment se fait-il qu'il n'y ait plus d'eau ?

Silence. Puis Najete murmure :

– C'est peut-être le vent...

– Le vent ! Dans l'armoire le vent ! s'exclame Naïma.

Najete fait un air navré. Ce n'est pas le vent. Mais alors quoi ? Silence. Je propose aux filles dix minutes de discussion, entre elles, pour se mettre d'accord sur une explication. Et je les laisse à leurs soucoupes vides et à leurs sacs sans doute pleins de documents sur l'évaporation, mais qu'elles n'ont pas encore débarrassés.

À mon retour, mon air interrogateur provoque des rires étouffés. Les regards se dérobent.

– Vas-y, toi !

– Non, toi, vas-y !

– Bon, allez, j'y vais, moi. Y a plus d'eau parce que...

Rires. Je tente une diversion, je leur demande si elles sont toutes d'accord sur la réponse qui va m'être faite. Oui, elles sont d'accord. Non, ça ne leur a pas pris beaucoup de temps. Alors ?

– Alors ceux qu'ont pris l'eau, lance Ernestine à toute vitesse, c'est les esprits.

– Oui, appuie Najete, c'est les djinns.

Je ne pense rien, ou si, je me demande si je fais remarquer à Najete qu'en arabe, le pluriel de *djinn*, c'est *djennoun*. Mais elle le sait, sans doute, et c'est peut-être pour moi qu'elle dit *les djinns*, de crainte que je ne comprenne pas. Que le sens, il s'évapore.

Ce matin, en séance hebdomadaire d'études dirigées, je commence avec un groupe d'élèves de cinquième, encore, une série de travaux dont l'objectif est de les familiariser avec le dictionnaire.

J'utilise, après les avoir aménagées, des fiches éditées par Larousse. Pour cette première séance, je voudrais simplement me rendre compte des difficultés qu'ils rencontrent, mes élèves : connaissent-ils les abréviations usuelles ? Savent-ils dégager le plan d'un article ? Distinguent-ils les définitions des exemples ? Je compte donc les mettre au travail, et les observer.

Chacun a devant lui un exemplaire du *Petit Larousse* et une fiche comportant une liste de consignes. La première est : « Recherchez dans le *Petit Larousse* le mot *effacer* ». Les gamins se lancent, un coup d'oeil sur la consigne, et voilà, comme un bruit d'ailes, les pages des *Larousse* qui volettent.

Seule Desmini, une petite Sri-lankaise, reste immobile, le coude appuyé sur le dictionnaire et les yeux rivés sur la fiche. D'abord, presque instinctivement, je me

rassure : sans doute lit-elle la totalité des consignes avant d'entreprendre le travail. Sans doute évalue-t-elle la difficulté de la tâche, le temps qu'il lui faudra pour la mener à bien... Non. À la bien regarder, ce n'est pas une intelligence en activité que je devine, mais un esprit grippé. Je m'approche, lui demande ce qui ne va pas.

- Je ne comprends pas, me dit-elle.
- Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?
- Je ne comprends pas la consigne.

À mon tour, je m'interroge (*les professeurs ne comprennent pas que leurs élèves ne comprennent pas* me répète Bachelard pour la millième fois). Et j'essaie à nouveau, en tâchant de contourner l'obstacle.

- Et quand tu ne comprends pas la consigne, Desmini, qu'est-ce que tu comprends quand même ?

- Euh... *recherchez le mot effacer*, ça, je comprends.

Tout d'un coup, intuition.

- Tu sais ce que c'est, Desmini, le *Petit Larousse* ?

- Non, me répond-elle, je ne sais pas.

Je me revois, enfant, regardant avec étonnement le dessin qui, sur la page de titre de petits livres à la couverture de papier kraft renforcé décorée de motifs parme – des livres, des lauriers, des tissus plissés – servait d'emblème à la collection : une fleur de pissenlit à laquelle un vent insensible arrache quelques ombelles, ne laissant que ces lettres, sur le tour : *Classiques Larousse*. L'image est encore là tandis que je prends le bras de Desmini, le pousse du dictionnaire où elle s'appuie, et lui montre du doigt, sur la couverture, ces deux mots : PETIT LAROUSSE.

a et w

Ce soir, comme souvent, je vais pilloter quelques lignes dans Montaigne, un homme de lettres français du XVI^e siècle. Et je retrouve ceci : *Comme de vray il semble que nous n'avons autre mire de la verité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes.*

ANNEXE

Tandis que la rédaction de RECHERCHES préparait le présent numéro, est paru, dans Libération du 11 mars 1999, un article intitulé « Il était une fois un prene » , sous la plume de Frédéric Teillard, coauteur avec Boris Seguin de Les Céfrans parlent aux Français (voir l'article de Claude Vargas dans le numéro 26, « Langue » de RECHERCHES). Nous remercions Frédéric Teillard d'avoir bien voulu apporter sa contribution à ce numéro. En annexe de son article, nous reproduisons, avec son accord et celui de Libération, le texte « Il était une fois un prene » .

Nous ne pouvons pas reproduire ce texte ici, mais il est en ligne sur le site de Libération :

http://www.liberation.fr/tribune/1999/03/11/les-professeurs-forment-des-eleves-plus-extraordinairement-divers-que-jamais-m-allegre-que-feront-il_267259